

les Mongols et le transport par bateau de céréales jusqu'à Cambalu. Puisqu'aucun autre voyageur européen, perse ou arabe ne l'a relaté avec autant de détails, ses descriptions sont précieuses pour l'historien et rendent peu probable un plagiat.

Par ailleurs, mes propres recherches se nourrissent des données de Marco Polo à propos du système financier de l'empire mongol et de la production de sel – l'une des grandes activités économiques de l'époque. Aucun autre voyageur occidental n'a livré sur ces sujets autant d'informations qui, jusqu'à aujourd'hui, n'ont été que peu utilisées, même par les chercheurs ne doutant pas de l'authenticité des descriptions de Marco Polo.

Ainsi, la dynastie Yuan tenta d'imposer l'usage exclusif de la monnaie en papier, c'est-à-dire des billets. Marco Polo consacre tout un chapitre à cette remarquable innovation. Il traite en détail de la forme et de l'apparence de cette monnaie, de sa fabrication, ainsi que de sa validation par un sceau impérial. Les chercheurs ont longtemps douté que les billets aient pu être obtenus à partir du liber si fin du mûrier. Pourtant, des écrits chinois ainsi que des restes de papier-monnaie de l'époque Yuan confirment les récits du Vénitien. Marco Polo nous apprend que les billets vieillissent, mais encore lisibles, pouvaient être échangés à condition de payer une taxe de trois pour cent de la valeur affichée. Il évoque aussi dix des 13 dénominations de ces billets prouvées aujourd'hui : comme les billets devaient surtout remplacer les pièces de monnaie en bronze, on les rédigeait en leur donnant les mêmes valeurs, à savoir quelques « wens » (pièces) ou un ou deux « guans » (c'est-à-dire en français « cordes »), cette unité représentant 1 000 de ces pièces (voir la figure 3).

Des historiens chinois et japonais de l'économie rapportent que, malgré la volonté de Kūbilāi Khān et de ses successeurs d'imposer la monnaie papier comme unique moyen de paiement, il semble qu'elle n'a remplacé les moyens de paiement traditionnels que très lentement dans certaines régions. La grande précision du marchand vénitien est à nouveau manifeste : Marco Polo rapporte que l'emploi des autres monnaies était interdit sous peine de mort, de sorte que les métaux nobles et d'autres biens de valeur devaient être changés en monnaie papier. Il rapporte

aussi que dans la province du Yunnan (voir la carte page 32), dans le Sud-Ouest de la Chine, s'était développée une situation particulière. Sans que cela y soit interdit, on y employait de l'or, de l'argent, des coquillages (des cauris) et des morceaux de sel comme moyens de paiement. Ces indications et les données précises fournies par le Vénitien sur l'importation, la diffusion et l'utilisation des coquillages marins correspondent à ce qu'on lit dans les sources chinoises. Marco Polo

précise que dès que l'on quittait le Yunnan et que l'on parvenait à Ciugu, dans le Sichuan (aujourd'hui Xuzhou), la monnaie de papier commençait à dominer. Cette information n'a été livrée par nul autre voyageur.

Des chiffres salés...

Marco Polo a aussi été particulièrement précis sur l'économie du sel. Il connaissait en effet son importance dans sa propre patrie : Venise devait une bonne partie de sa puissance et de sa richesse à ce minéral, qui est à la fois un conservateur et un exhausteur de goût. Venise produisait massivement du sel dans sa lagune ou dans des territoires soumis par la République, puis le distribuait grâce à un vaste réseau commercial ; la ville gagnait énormément grâce à la taxe sur le sel. Or Marco Polo n'a pas manqué de relever qu'il en était de même en Chine : il indique que le commerce du sel apportait chaque année au Grand Khān la somme astronomique de 5,6 millions de « saggi », et cela uniquement dans la région administrative de Quinsai.

Dans les unités en usage à Venise, le saggio correspondait à environ quatre grammes d'or. Le seul revenu fiscal dû au commerce du sel dans cette région aurait donc rapporté à la cour impériale quelque 23 tonnes d'or par an. D'après le cours de change de la monnaie papier valable entre 1282 et 1286, cela équivaut à 9,7 millions de guans. Or Quinsai n'était que la seconde des régions productrices de sel, puisqu'elle ne produisait que de 17 à 19 pour cent du sel de l'empire...

Ces chiffres paraissaient gigantesques aux Européens contemporains de Marco Polo qui, le prenant pour cette raison pour



3. CE BILLET a été trouvé au cours de fouilles à Khara-Khoto, en Mongolie intérieure. Imprimé sur un papier produit à partir de liber (couche située entre le bois et l'écorce) de mûrier, le billet mesure 30 centimètres de long pour 21 centimètres de large ; divers sceaux de l'administration impériale le valident. Sa valeur nominale de un « guan » y est représentée par deux colonnes de chacune 5 × 100 pièces de bronze de un « wen ». Cette monnaie de papier a été inventée par la dynastie Yuan pour remplacer complètement les pièces de bronze (ci-dessus).



4. L'« AOBO TU » EST UN TRAITÉ CHINOIS ILLUSTRÉ relatif à la très lucrative production du sel en Chine. Écrit en 1334 par le fonctionnaire chinois Chen Chun, il confirme les descriptions de Marco Polo. Ci-dessus, un dessin illustre la cuisson sur de grandes poêles de fer de la saumure que des ouvriers avaient auparavant préparée en lessivant la terre salée de la région avec de l'eau de mer.

Trois titres pour le même ouvrage

À l'origine, Marco Polo dicta son récit à Rustichello de Pise, un auteur de roman de chevalerie, qui employa un français mêlé d'italianisme. Très vite, des copies plus ou moins fidèles se multiplièrent en français, latin, vénitien et toscan, dont une intitulée *Il Milione*, d'après le surnom de Marco Polo et une autre *Le livre des merveilles*, qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France.

un affabulateur, lui donnèrent le surnom évoqué plus haut. Ces moqueurs avaient tort : les textes administratifs de la région du Jiangzhe (couvrant aujourd'hui les régions de Zhejiang, de Jiangsu et Shanghai), dont la capitale était Quinsai, montrent que les revenus fiscaux s'élevaient à 13 millions de guans. Si l'on tient compte de toutes les données de l'époque, les impôts sur le sel représentent 80 pour cent des revenus monétaires de la dynastie Yuan !

On comprend que Marco Polo, qui connaissait bien ce secteur, ait voulu donner une description correcte de la production de sel marin dans l'empire du Grand Khān. Il décrit le procédé utilisé à Changlu (voir la carte page 32). Le sel n'y était pas obtenu par évaporation de l'eau dans une succession de bassins, comme dans l'espace méditerranéen, mais à partir d'une saumure obtenue en lessivant la terre salée de la région avec de l'eau de mer, que l'on cuisait sur des poêles de fer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cristaux de sel (voir la figure 4). « Le sel est cuit puis pressé dans un moule ; le contenu pèse environ une demi-livre. Quatre-vingt de ces morceaux de sel ont la valeur d'un saggio d'or », écrit-il. C'est une façon d'obtenir de la monnaie dans le Sud-Est de l'Empire, que le Vénitien est le seul à décrire. Gageons

que ses contemporains ont dû la trouver exotique, pour le moins...

Si les sources de la période Yuan ne contiennent aucune indication sur l'utilisation de cette monnaie de sel, ce n'est pas le cas des sources chinoises plus anciennes et plus récentes. Ainsi, Fan Chuo, un fonctionnaire de la dynastie Tang travaillant dans le Sud-Est de la Chine et à Hanoi, écrit au milieu du IX^e siècle à propos de l'emploi du sel comme monnaie dans le Yunnan, qui à l'époque n'appartenait pas encore à la Chine. Il indique : « La méthode des Barbares consiste à produire du sel par cuisson, puis [...] à lui donner une forme de pains, chacun d'un poids d'une à deux onces. Partout où l'on fait du commerce, on calcule en se référant à ces pains de sel. »

Du sel à titre de monnaie

Par ailleurs, six siècles plus tard, alors que la dynastie Yuan faisait depuis longtemps partie de l'histoire, on lit dans une chronique locale de la préfecture de Chuxiong : « Les saumures des sources de Heijing et de Langjing sont cuites pour obtenir du sel. Chaque morceau pèse environ deux onces. Les soldats et la population commune les utilisent en tant qu'argent. » Le récit du Vénitien confirme donc que cette forme de monnaie était bien employée au milieu du XIII^e siècle dans la province du Yunnan, et il n'y a aucune raison de ne pas admettre que Marco Polo était un témoin oculaire. Manifestement, en tant que serviteur du Grand Khān, Marco Polo avait des connaissances d'initié, qui lui permettaient de connaître le fonctionnement de l'administration impériale.

Un autre point que soulèvent les sceptiques est la jeunesse du Vénitien à son arrivée en Chine. Ses 20 ans n'ont pas dû gêner l'empereur, puisque des chroniqueurs chinois nous apprennent qu'il employait des hommes plus jeunes encore... Employer des étrangers n'était aussi pas sans avantages pour ce prince qui avait conquis la Chine dans le sang. Le respect que lui témoignaient ces gens venus de toutes les parties du monde devait apporter de la légitimité à celui qui avait été désigné Grand Khān, c'est-à-dire souverain d'un empire quasi mondial. Si Marco Polo n'était vraiment parvenu que jusqu'à la mer Noire, les Vénitiens qui y vivaient seraient-ils restés silencieux après le succès de son livre ? Non ! Il est temps de prendre Marco Polo au sérieux. ■